FRC 2.12788

12788

CONVENTION NATIONALE.

Case FRC 11645

OPINION

Sur la nécessité et les moyens de régénérer promptement l'agriculture,

PAR ESCHASSERIAUX AÎNÉ;

IMPRIMÉE PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

CITOYENS,

Vous avez appelé toutes les sociétés populaires, les comités de la Convention, tous les citoyens, à vous proposer des moyens de relever l'agriculture, le commerce & les arts; tandis que tous les esprits méditent, que tous les hommes attachés à la patrie soupirent après une régénération prompte, je viens vous présenter aussi quelques réflexions sur celle qui est la source des richesses nationales. Lorsque l'agriculture, payant aussi à la révolution le tribut de ses heureux efforts, a couvert la terre de ses productions diverses; lorsque

ſes travaux actifs préparent dans ce moment le germe de la nouvelle moiſſon, la légiſlation doit être reconnoiſſante envers elle. Il ne faut pas que le mot *d'agriculture* ait retenti comme un vain ſon dans cette enceinte; il ne faut pas que l'intérêt qu'elle vous a inſpiré ſe borne à un ſentiment ſtérile, & qu'il ne reſte à faire en ſa faveur, de tout ce qu'on a dit à la tribune de la Convention, que des vœux, plutôt que des bienfaits réels.

Je viens aujourd'hui vous rappeler les divers rapports qui vous ont été ſoumis ſur les différentes parties de l'agriculture. Le jour de la chûte du trône du deſpotiſme a été celui où l'agriculture a repris ſon rang parmi les arts; le jour que vous avez déclaré la France républicaine, vous avez proclamé par là l'adoption ſolemnelle de cet art qui fait les républicains: c'eſt aujourd'hui que vous devez vous en montrer les pères, & commencer à acquitter les obligations que vous avez contractées envers lui.

Vous avez applaudi toutes les fois que vos orateurs vous ont parlé d'agriculture; en la plaçant à côté des vertus dans les fêtes nationales, vous avez conſacré l'amour du peuple pour elle, & le peuple a vu avec l'intérêt le plus touchant le beau trophée dont vous avez embelli une de vos fêtes publiques, trophée qui rappeloit ſi bien à l'homme ſa première deſtinée.

Déja vous avez ſenti que les campagnes étoient le cœur de la patrie, en verſant ſur elles pluſieurs bienfaits, & en vous occupant de bannir par vos décrets l'indigence des chaumières; déja vous avez préparé des moyens d'y fixer le bonheur, mais il faut enfin en commencer les baſes.

Dans les rapports qui vous ont été préſentés, on vous a tracé les principes invariables d'une bonne agriculture & les moyens de leur donner une prompte exécution; on vous a propoſé tour à tour des récompenſes à décerner, des primes & des encouragemens à accorder à tous les genres d'induſtrie rurale, pluſieurs lois ſalutaires à faire, de grands travaux à entreprendre pour accroître la fécondité de la terre & les ſubſiſtances du peuple, une régénération entière à porter dans les différentes parties de l'agriculture & dans les beſtiaux qui lui ſont les plus utiles; on vous a donné les moyens d'améliorer la deſtinée de l'homme peu fortuné.

Ce n'eſt point au milieu du bruit des armes, nous le ſavons, que nous pouvons eſpérer de réaliſer tous ces projets; ce n'eſt point lorſque la patrie appelle à ſa défenſe toutes les forces des campagnes, & que nos légions doivent pourſuivre les débris des armées des deſpotes, que la nation peut exécuter tous les grands travaux d'agriculture qui doivent améliorer ſon territoire: il faut, avant tout, la mort des tyrans.

Mais, citoyens, ſi la nature des circonſtances nous oblige de ſuſpendre un moment pluſieurs plans utiles, il faut que nous commencions à faire pour la proſpérité nationale tout ce qui eſt en notre pouvoir; il faut jeter les fondemens de l'édifice, l'élever; nos ſucceſſeurs pourront après nous en achever les combles.

Dès ce moment, vous pouvez fonder les moyens régénérateurs de l'agriculture & les rendre même révolutionnaires; vous pouvez indiquer à l'induſtrie les élemens d'une proſpérité rapide, étendre en très-peu d'années les reſſources du territoire; vous pouvez rapprocher encore du laboureur des moyens d'enrichir ſa culture.

Vous pouvez déterminer les récompenſes qui vous ont été propoſées déja pour l'agriculture, & les honneurs que la République doit rendre à ce premier des arts; dès ce moment vous pouvez révérer la mémoire des hommes dont le génie a trouvé les moyens de fertiliſer la terre; vous pouvez commencer la régénération des animaux qui ſont les compagnons des travaux de l'homme, & qui ſervent eſſentiellement à ſa ſubſiſtance.

Entendez, légiſlateurs, la voix des campagnes qui vous demandent cette régénération; voyez tous les agriculteurs attentifs ſur les premiers décrets que vous allez rendre. Déja la ſalutaire ſollicitude que vous avez fait naître dans l'ame des républicains, pour l'agriculture, a fait tenter par-tout des améliorations & accru viſiblement vos richeſſes de cette année; honorez-la ſolemnellement, répandez-en l'amour, ſi vous voulez hâter ſa perfection; que les cultivateurs viennent puiſer dans vos lois, dans vos inſtructions un nouvel attachement à cet art précieux; que les hommes qui l'ont dédaigné ou méconnu juſqu'ici, en ſentent enfin tout le prix. Amour de l'agriculture, qui préſides à l'enfance & à

la vieilleſſe du monde, art éterneilement utile, viens aujourd'hui, avec la haine des tyrans, embrâſer le cœur des Français; ſois la ſource de leurs vertus & de leur puiſſance!

Citoyens, ſi, après vous avoir fait entendre des vérités de ſentiment, vous nous permettiez quelques vérités politiques, nous pourrions vous dire :

Légiſlateurs, ouvrez les annales des ſiècles où repoſent à côté de leurs fautes, de leurs erreurs & des crimes de leurs chefs, les races qui ne ſont plus; parcourez les différens temps de la civiliſation, vous verrez le bonheur ſe fixer conſtamment ſur les pas des nations qui ont aimé l'agriculture, & les peuples qui l'ont abandonnée ou mépriſée, tomber en proie à toutes les folies & à toutes les infortunes.

Tout a été altéré ou corrompu dans les ſociétés qui ont commencé à méconnoître ce premier art du monde; une morale dépravée a ſuccédé, à ces époques, à la ſimplicité des mœurs primitives; des préjugés cruels, abſurdes, ont pris la place de la ſaine raiſon. L'orgueil de la domination a remplacé la fraternelle & douce indépendance; on a vu bientôt tous les crimes de l'eſclavage & du deſpotiſme : là où étoit l'harmonie & le calme du bonheur, on a eu le cahos de toutes les paſſions féroces & biſarres. L'agriculture tenoit les hommes près de la nature; loin d'elle, ils ont vécu inquiets & malheureux.

Le premier homme qui a abandonné ſon champ pour s'élever à un rang ambitieux, a été un homme corrompu ou criminel, & a commencé les malheurs du monde.

En paſſant de l'état moral à l'ordre ſocial, examinez les peuples qui ont éprouvé le plus les tourmens de la tyrannie, cette longue ſuite d'infortunés qui les ont laiſſés reſpirer à peine quelque intervalle, & voyez ſi vous comptez parmi eux beaucoup de peuples agriculteurs.

C'eſt au mépris ou à l'abandon de l'agriculture que pluſieurs peuples de l'antiquité ont dû chez eux l'état d'inquiétude, de guerre, de révolutions continuelles par leſquelles ils ont paſſé tour-à-tour.

Les tranſmigrations & les grandes invaſions qui ont ravagé la terre, commencèrent chez des nations oiſives &

vagabondes, qui comptoient pour rien la richeſſe de leur ſol.

La guerre civile n'agita pour la plupart que des peuples qui avoient laiſſé la charrue pour ſe diſputer le choix d'un maître, ou pour ſervir un tyran.

Les deſpotes n'aſſervirent que des nations corrompues qui n'avoient plus les vertus de la vie champêtre.

Dans des temps plus modernes, les croiſades, la chevalerie, le goût des aventures & des cloîtres, les guerres abſurdes mais ſanglantes de religion, toutes les folies du fanatiſme, naquirent chez des peuples qui avoient perdu le goût de l'agriculture & des arts. C'eſt ſur ces paſſions que le temps acheva de cimenter la tyrannie féodale & religieuſe, dont les racines couvrent encore le ſol d'une partie de l'Europe.

Voyez plus près de nous encore un peuple qui fut libre, & qui figura jadis dans les annales du monde, tomber ſous un double deſpotiſme, & expier par deux cents ans de forfaits politiques & religieux, par une dégradation ſucceſſive de ſon caractère national, le crime d'avoir préféré les mines d'or & les dépouilles ſanglantes d'un autre continent à la culture de ſon territoire.

Voyez, au contraire, à côté de l'Eſpagne délirant de toutes les erreurs humaines, la Suiſſe gardant fièrement, par ſon amour pour l'agriculture, cette liberté que ſon courage arracha aux tyrans d'Autriche, & ſes peuples diſtingués, par des mœurs & une raiſon ſaine, des eſclaves & des deſpotes qui les avoiſinent.

Les beaux jours de l'agriculture furent toujours ceux de la vertu.

Reportez-vous à préſent aux ſiècles où elle fut abandonnée ou méconnue, & voyez le deſpotiſme adroit ſaiſiſſant les momens d'épuiſement & de dégradation, profitant des erreurs, du déſordre des paſſions, des infortunes, même des crimes, pour enchaîner les peuples.

Si vous examinez les révolutions diverſes qui ſe ſont opérées par intervalle contre la liberté, vous verrez les grandes monarchies s'élever & engloutir les états libres, à l'époque où ils eurent perdu leurs vertus & la ſimplicité primitive des mœurs, que leur avoit données l'amour du travail & de l'agriculture.

Ces républiques qui avoient peuplé la terre d'hommes & de vertus, n'existèrent plus que dans la tradition ou l'histoire.

Cette époque fut celle où la population & l'agriculture reçurent une plaie à jamais profonde.

Ce ne furent plus alors des peuples libres vivifiant par leurs travaux le territoire sur lequel les avoit placés la nature.

Les despotes qui les asservirent enchaînèrent vingt contrées à leur domination, se renfermèrent dans de vastes capitales, que la main de l'esclavage & du luxe éleva autour d'eux. Là coulèrent bientôt les sueurs, le sang & les larmes du peuple; les campagnes habitées & fécondées par-tout, par des hommes libres, se changèrent en déserts, parce que les bras qui les fertilisoient furent enlevés pour servir un maître ou pour combattre pour son ambition: il y eut des cours & des crimes; l'esclavage corrompant la raison & les passions du peuple, amena sur lui toutes les infortunes.

Telle est une des plus funestes révolutions que l'abandon, ou le mépris de l'agriculture, & la perte des mœurs, qui en est la suite, ait produite, dans le monde.

L'établissement des monarchies est la grande infortune de l'espèce humaine, parce qu'elles ont tout dégradé par l'esclavage. parce qu'elles ont enlevé aux hommes les idées & jusqu'au sentiment de leurs droits; la fatale durée de ces états politiques, la patience des peuples à souffrir l'oppression d'une suite de siècles, les longs efforts qu'ils font pour reconquérir leurs droits, prouvent combien les institutions monarchiques en ont effacé & dégradé profondément le caractère.

Il est une vérité que l'histoire révèle par-tout.

Les peuples qui n'ont point ou qui n'ont que peu d'agriculture, deviennent ordinairement sauvages & barbares.

Les nations policées qui abandonnent l'agriculture tombent dans la corruption des passions & des mœurs, & bientôt dans la servitude & le malheur.

Ouvrez les historiens & les poëtes des monarchies, ils retracent sans cesse les crimes de la tyrannie, la guerre & les maux des préjugés religieux, l'ambition des courtisans,

les forfaits & les voluptés des cours, les honneurs rendus au tyran, l'inventive adulation des arts pour célébrer ſa mémoire : on cherche en vain une page où on puiſſe lire les jours du bonheur du peuple.

C'eſt dans les hiſtoriens & les poëtes des nations agricoles & libres que le cœur, ſerré du ſpectacle de tant d'infortunés, ſent le beſoin de ſe repoſer & de ſe ſoulager : les peintures qu'ils nous font des temps de l'agriculture nous tranſportent avec délices dans les campagnes, & nous font envier & chérir la vie champêtre & ſes vertus. Les premiers hiſtoriens nous racontent avec une eſpèce de douleur & d'effroi les infortunes dont ils ont été les témoins; les autres ſemblent ſe plaire à peindre & à chanter leur bonheur. Les honneurs qu'ils rendirent à l'agriculture atteſtent combien ils furent heureux par elle.

C'eſt un grand exemple pour les générations futures que les révolutions qui les ont précédées. C'eſt là qu'en parcourant à découvert les cauſes des évènemens, les erreurs ou les crimes qui amènent les grands mouvemens politiques, elles doivent apprendre les moyens qui conduiſent au bonheur, ou les fautes qui en éloignent.

Le monde, au moral comme au phyſique, a été plein de révolutions; il faut marquer les écueils contre leſquels les générations paſſées ſont allées ſe briſer; il faut poſer les pierres numéraires qui doivent guider les peuples qui nous ſuccéderont dans la route de la proſpérité.

Les efforts généreux que le Peuple français fait, depuis cinq ans, pour établir la liberté ſur la terre, lui donnent l'initiative de toutes les vérités politiques.

C'eſt dans ce moment où une partie du monde gêmit encore ſous le pouvoir arbitraire, eſt égarée par le fanatiſme, aſſervie par des préjugés honteux, où une longue ignorance lui a ravi le ſentiment des droits de la nature & de la ſociété, que les vérités publiées à la tribune d'une nation libre doivent aller retentir juſques dans les coins de la terre qui pourroient recéler des tyrans & des eſclaves.

Ces vérités que nous traçons n'ont été juſqu'ici que légèrement apperçues, elles n'ont point été approfondies : combien elles ſont eſſentielles à dire dans ce moment où la régénération d'un grand peuple promet dans l'avenir la douce

eſpérance de la liberté du monde ! Combien il eſt eſſentiel de dire aux peuples qui deviendront libres, que c'eſt par le travail, par de fortes & vertueuſes inſtitutions qu'ils conſerveront cette liberté !

Le développement de ces réflexions nous conduit à ce principe : ſans amour de l'agriculture, point de République ; ſans République, point de liberté, de patrie & de bonheur.

L'empire & la politique des circonſtances doivent nous inſpirer de donner à cet art toute ſon étendue, & de le monter au plus haut point où il peut atteindre.

C'eſt lui qui réparera dans peu de temps les richeſſes & les pertes que peut avoir coûtées la révolution & amenera la félicité publique. C'eſt l'agriculture portée à ſa perfection qui verſera la ſurabondance de population & de richeſſes ſur le commerce & dans les manufactures nationales, & donnera à la République cet embonpoint de vigueur & de fortune qui fait la force & le bonheur d'une nation.

Citoyens, vous approfondirez mieux ces réflexions que je n'ai pas beſoin de développer ici, & les progrès que fera la République, en marchant de plus en plus avec tous les bons principes de l'adminiſtration, vous les feront ſentir davantage. Nous vous propoſons de décréter, en ce moment, les véritables baſes de l'agriculture, & de leur donner la plus prompte exécution, en attendant qu'une époque heureuſe, ramenant ſur ſon territoire toutes les forces & l'énergie de la nation, vous permette d'exécuter les autres travaux qui doivent porter l'agriculture au point de proſpérité où elle doit atteindre.

Il faut, en finiſſant, le dire ici avec douleur ; non-ſeulement l'agriculture a beſoin d'être encouragée, elle a beſoin encore d'être vengée ; on la mutiloit, on l'épouvantoit l'année dernière, ſous les jours de fer que nous ne devons plus nous rappeler que pour les avoir en horreur ; tandis que nous en développions les principes à cette tribune ; tandis que nous en inſpirions l'amour, le même génie qui frappoit les arts, éteignoit les lumières & organiſoit partout un ſyſtême d'ignorance, s'étoit attaché à l'agriculture ; il arrachoit l'induſtrie des champs pour la traîner au tri-

bunal révolutionnaire ; une barbare ignorance avoit mis au rang des crimes la culture des prairies artificielles, l'échafaud a vu..... Mais que ces malheurs s'enfoncent à jamais dans l'oubli du passé. Ainsi on détruisoit le premier élément de l'agriculture, celui qui abrège les travaux de l'homme, & qui augmente ses subsistances des nombreux bestiaux dont il couvre la terre ; ainsi on portoit l'effroi dans l'ame du cultivateur. En vain, malgré ces terreurs qu'on répandoit sur l'agriculture, nous avons eu le courage de faire entendre ici les vrais principes ; ils n'ont point encore été consacrés ; un préjugé fatal les asservit peut-être encore. Il est temps, citoyens, de porter la confiance dans l'ame des cultivateurs. Si la voix de ceux qui vouloient le bien a été long-temps muette devant la menace du crime, elle doit tonner à présent pour faire entendre des vérités salutaires, des vérités sur-tout qui portent la fertilité dans les champs & la richesse dans la République ; il est temps de mettre en activité les élémens qui rendent l'agriculture florissante. Vous sentez plus que jamais le besoin de la perfectionner, & vous n'avez pu connoître encore les ressources & les qualités diverses du territoire que vous avez à régénérer, & vous procurer les renseignemens nécessaires pour arriver à des améliorations promptes ; des besoins immenses dévorent chaque jour le nombre de vos bestiaux ; aucune mesure encore n'a été proposée pour en multiplier l'espèce. Vous voulez aider les travaux du laboureur, aucun établissement ne vient aider son industrie : vous voulez entourer l'agriculture de tous les bons principes, aucune instruction sur les branches d'agriculture n'est allée éclairer les campagnes. Les grands mouvemens & les incidens politiques qui, dans les révolutions, attachent & entraînent plus particulièrement l'esprit du législateur, ont pu l'empêcher de se porter jusqu'ici sur les arts paisibles ; mais hâtez-vous de réparer ce trop long oubli ; l'agriculture a besoin de tous vos bienfaits, je dirai même de toute votre puissance ; un regard de la législation sera l'astre politique qui vivifiera les campagnes. Vous avez déjà contracté un grand engagement ; vous avez dit à cette tribune que l'agriculture étoit le premier des arts, mais vous ne l'avez point encore déclaré par vos décrets. Vous avez parlé au sentiment, mais vous

devez faire plus, vous devez fonder aujourd'hui l'opinion. Les cultivateurs attendent de vous cette déclaration que vous leur avez promise ; ils la demandent ; qu'elle soit enfin proclamée ; elle sera le premier & le plus puissant encouragement que vous accorderez à l'agriculture. Honorer un art, c'est le perfectionner ; & c'est lorsque la législation, l'opinion publique & la nature seront réunies dans le même dessein, que l'abondance n'abandonnera jamais une terre libre.

PROJET DE DÉCRET.

ARTICLE PREMIER.

La Convention nationale déclare que l'agriculture, chez un peuple libre, est le premier des arts.

II.

Les agens nationaux des districts sont tenus de faire parvenir, sous trois mois, à la commission d'agriculture & des arts, un état de la culture de leur territoire, des diverses qualités du sol, des productions diverses & des genres d'exploitation dont il est susceptible.

III.

Il sera mis à la disposition de la commission d'agriculture & des arts, une somme de 100,000 livres pour faire des achats de graines diverses de prairies artificielles.

IV.

Ces graines seront réparties entre les différens districts où la nature du sol est favorable à ce genre de culture, & dans ceux où les prés naturels sont rares ; elles seront distribuées par les municipalités aux cultivateurs.

V.

Il sera accordé une prime de quarante sols par arpent à

tout cultivateur qui aura introduit dans ſon domaine la méthode des prairies artificielles; il ne pourra cependant convertir en ce genre de culture plus de la quatrième partie de ſa terre.

V I.

Tous les citoyens ſont invités à élever le plus grand nombre de beſtiaux que pourra permettre l'étendue de leurs moyens & de leurs exploitations.

V I I.

Les municipalités ſont tenues de veiller, d'encourager la reproduction des ſubſiſtances & des animaux, par toutes les voies qu'une adminiſtration paternelle a remiſes dans leurs mains.

V I I I.

Il ſera formé une caiſſe nationale & patriotique où les cultivateurs appauvris par des accidens & des pertes, & ceux que le défaut de moyens empêche de ſe livrer aux améliorations de culture, pourront faire des emprunts, à la charge de l'hypothèque ſur leurs revenus, & du rembourſement dans un délai déterminé. La Convention nationale charge ſon comité des finances de s'occuper de l'organiſation de cette caiſſe.

I X.

La Convention nationale charge ſon comité d'agriculture de lui préſenter inceſſamment une inſtruction ſur les avantages des prairies artificielles, de recueillir & rédiger les meilleures méthodes connues par l'expérience, en Europe, de les répandre & les approprier aux différentes natures du territoire de la République.

X.

La Convention charge auſſi ſon comité de lui préſenter une inſtruction relative à l'éducation, à la reproduction &

aux maladies des animaux utiles aux besoins de l'homme & de l'agriculture.

XI.

La Convention nationale voulant récompenser le génie, dans quelque siècle qu'il ait vécu, décrète que les bustes de Bernard Palissy & Olivier de Serre, patriarches de l'agriculture en France, seront placés, avec les principaux instrumens de labourage, dans la salle de ses séances.

XII.

Chaque année, dans tous les districts, il sera célébré une fête en l'honneur de l'agriculture, & distribué une récompense aux cultivateurs qui, proportionnellement à l'étendue de leur domaine, auront recueilli la moisson la plus abondante, & à ceux qui auront les plus beaux troupeaux; le comité d'instruction publique s'occupera de déterminer le mode de récompense & d'exécution du présent article.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Brumaire, l'an III.